

Vauvarin Marcel

Né le 19 février 1928 à Dives

Entretien avril 2017

Je suis né en 1928 rue Georges Clémenceau à Dives-sur-mer. Mon père est né à Branville, il a dû arriver à Dives après la guerre 14-18 et a travaillé à la vieille abbaye comme chauffeur-livreur. Ma mère était originaire de Sainte-Honorine la Chardonnette, elle travaillait comme serveuse au restaurant en face de la distillerie.

La vie quotidienne

– L'eau

Il n'y avait pas d'eau dans la maison de mes parents, rue Georges Clémenceau. Il fallait aller la chercher au coin de chez le père Valentin, rue du Nord. Mais chez nous il y avait aussi un puits avec de l'eau qu'on pouvait consommer.

Maman était blanchisseuse, elle lavait le linge pour des gens et faisait des ménages.

– Le quartier de la Sablière

Le quartier de la rue Georges Clémenceau, avant qu'on lui donne ce nom, s'appelait le quartier de la Sablière. Du côté de la rue Edmond Loutrel, il avait une dénivellation en creux assez importante, il paraît qu'il y a eu du sable extrait de ce trou. L'hiver, ce champ était inondé et quand ça gelait des enfants des cités allaient patiner dessus. Je n'avais pas le droit d'y aller !

– Les voisins

Plusieurs familles avec des enfants vivaient dans notre rue, je me souviens de Claude Rossignol, de monsieur et madame Chenault et leurs 5 enfants, les Lebas avaient 2 enfants et Mario tenait un petit commerce. Mr et Mme Levinsky, des gens très gentils, tenaient également une épicerie-buvette, ils ont été déportés pendant la guerre.

Les gens du quartier se connaissaient tous, la rue était animée. J'étais tout gamin quand les rues du quartier ont été goudronnées.

– L'école

J'ai fréquenté l'école maternelle et l'école primaire de Dives, j'ai passé mon certificat d'études vers 12 ans pendant la guerre. Je suis allé au cours complémentaire en section industrielle avec monsieur Tribout. Quand j'ai eu mon CAP je suis entré à l'usine en 1945, l'usine redémarrait et avait besoin de personnel.

J'ai retrouvé plus tard une jeune fille, Christiane, qui habitait Merville et qui venait au cours complémentaire de Dives en vélo.

– Les commerces

On allait faire ses courses chez Sobotka et maman venait aussi en centre-ville. La cidrerie Aveline attirait pas mal de monde dans le quartier, la maison existe toujours. Dans le bout de la rue Edouard Herriot, il y avait un boucher et un café chez Lemore, la dame tenait le café et le mari était peintre en bâtiment, chez Gournel, une épicerie-buvette à l'endroit qu'on appelle les 3 marches. Le quartier était très animé avec aussi la boulangerie Decultot sur la route de Caen et mademoiselle Mabire qui vendait de la charcuterie rue Georges Clémenceau tandis que ses parents avaient la charcuterie rue des frères Bisson. Beaucoup de gens des cités venaient faire leurs courses dans le quartier.

La religion

Je suis allé au catéchisme, j'ai été élevé dans la religion mais pas dans la bigoterie ... J'allais à l'église avec ma mère et ma sœur. Mon père travaillait du lundi au samedi et avait moins le temps d'aller à la messe.

Loisirs et vacances

– Loisirs

Mon enfance s'est passée pendant la guerre, les loisirs étaient limités !

J'allais au patronage et au Cercle Jeanne d'Arc, le jeudi, on était une ribambelle de gamins. Un prêtre s'occupait d'une partie de la jeunesse de Dives, il y avait des jeux, des sorties, il nous emmenait en promenade vers Foucher de Careil et à Franceville. Jusqu'au moment où les Allemands ont interdit l'accès des plages

Un peu plus grand, je privilégiais les sorties à vélo avec les copains et copines, il y avait un bel esprit de camaraderie.

Il y avait aussi le cinéma Dives Palace.

– Les vacances

Ma marraine, mademoiselle Feret, était une cousine de mon père, elle habitait à Dozulé où elle tenait une épicerie Félix Potin. A partir de 10 ans je suis allé chez elle tous les étés. Célibataire, elle avait pris la succession de ses parents. A l'époque, il n'y avait pas autant de vacances que maintenant !

– L'accord divais

Monsieur Marais dirigeait « L'accord divais », une équipe qui préparait des spectacles qu'on donnait au théâtre (l'actuel cinéma). Les répétitions se tenaient dans une petite salle attenante à la librairie qu'il tenait rue de Lisieux. Je me souviens d'avoir tenu un rôle dans « l'Arlésienne ». Robert Marais avait également créé une chorale dans laquelle on apprenait plus ou moins le solfège et qui chantait à l'église mais je n'en faisais pas partie. Un instituteur de l'école publique avait aussi une chorale.

La guerre

– Arrestation

Les juifs de Dives ont tous été arrêtés. Ma sœur était plus âgée que moi de 6 ans, elle avait pour amie une fille Miller qui venait souvent à la maison. Un jour, elle a été arrêtée avec ses parents et n'est jamais revenue.

– Exode en 1940

En 1940, çà a été la panique comme partout ! Notre voisin, monsieur Lebas, travaillait chez le boucher Larigauderie à Houlgate qui avait une voiture. Nous sommes partis ensemble dans la Manche à Castilly. Le prêtre de cette commune, l'abbé Julienne, était un ancien vicaire de Dives, nous étions restés en très bons termes avec lui, il nous a accueillis.

– Evacuation en 1944

En 1944, l'ordre d'évacuation a été donné. Les gens de Dives ont dû partir, beaucoup beaucoup sont partis dans l'Orne. Nous avons eu de la chance d'aller seulement à Cresseveuille grâce à ma marraine de Dozulé. Nous sommes partis avec un charreton à bras appartenant aux parents de Michel Manson et nous nous sommes installés dans une maison désaffectée qui appartenait à des fermiers. Des hauteurs, on pouvait voir tous les bombardements de Caen. Je me souviens qu'on allait à pied à Beaufour-Druval pour le ravitaillement.

– La rafle du cottage divais

Je l'ai vécue ... mon père et moi, nous y avons échappé !

Notre maison avait pris des éclats d'obus et ma sœur avait un peu peur si bien que nous étions allés loger chez Mannoury dans le cottage. Nous nous rendions le soir, mon père ma mère, ma sœur et moi, pour dormir au sous-sol de sa maison. Un jour on entend des bruits de voix et ce n'était pas du français. Mon père a dit « ce n'est pas possible que ce soit des Allemands chez Mannoury ». Nous avons continué à venir le soir et un jour, Mannoury est descendu nous voir et nous dit qu'il avait deux Anglais dans sa maison « Venez, vous allez faire connaissance ». Cela a duré deux ou trois soirs et puis plus personne, ils ont pu traverser les lignes. Quelques

jours plus tard ... La maison donnait à l'arrière sur le jardin et des prairies. Par la fenêtre, nous avons vu des Allemands arriver avec un chien, un peu plus tard, ils ont frappé à la porte, forcé l'entrée. Un officier qui parlait très bien français nous a interrogés. Ils nous ont emmenés en voiture, Mannoury et sa femme, mon père et moi jusqu'au bout de la rue, en face de la sécurité sociale, là où habitaient Le Cunff et Diverres. Il y avait déjà des Allemands, ils ont fouillé deux maisons, cela a duré peut-être une heure. Puis ils nous ont ramenés chez Mannoury, nous ont interrogés encore une fois et ils nous ont laissés papa et moi. Ils avaient vu notre literie en bas, et on leur a expliqué qu'on dormait seulement. Ils nous ont laissés et emmené Mannoury, on ne l'a jamais revu. Les Allemands étaient bien informés, ils avaient la liste des personnes à arrêter avec leurs adresses précises.

Après-guerre

Il y avait des bals mais je n'y allais pas, ça ne me plaisait pas. Je préférais partir en vélo avec des copains, j'aimais déjà la nature. J'allais aussi au cinéma. Cela jusqu'à ce que je travaille. Il y avait un bon esprit de camaraderie.

Avant d'être ouvrier, j'ai fait partie de la JEC (Jeunesse Etudiante Chrétienne). Les réunions se tenaient dans un petit local du village Guillaume le Conquérant, juste à gauche de la banque (BNP aujourd'hui). L'abbé Leclerc qui a été ramassé par les Allemands animait les réunions. Ensuite je suis allé à la JOC (Jeunesse Ouvrière Chrétienne) avec l'abbé Beaujouan, monsieur Romanet et Gino Grassi. J'ai fait partie de la JOC jusqu'à mon mariage.

Ma femme a travaillé à Graye-sur-mer dans le centre pour enfants malades avant notre mariage.

Les logements et l'usine

– « La petite Marcelle »

Je me suis marié en 1949 après le régiment, nous avons d'abord habité rue des frères Bisson, une maison située en face de l'ancienne charcuterie Mabire, mes 3 enfants y sont nés puis nous sommes allés rue du Port vers 1955 dans une petite maison qui appartenait à l'usine et qui s'appelait « la petite Marcelle ». La maison ne donne pas directement sur la rue, il y a une entrée de garage qui appartenait à monsieur Moreau, la maison est cachée derrière. Il y avait une cuisine avec l'arrivée d'eau, une salle et 2 chambres à l'étage. Les WC étaient à l'extérieur de la maison dans la cour.

Nous avons emménagé dans les HLM tout neufs en 1959, ils étaient en priorité réservés pour le personnel de l'usine. En 1974 nous sommes venus habiter dans cette cité avenue Baudoin.

– A l'usine

J'ai exercé 36 métiers... Je suis rentré à la mécanique, à l'entretien, j'y suis resté 8 et demi. Après l'usine a lancé une réorganisation pour augmenter la production « le Chronométrage ». Deux ingénieurs de la SMAT (Société de Mesure et d'Analyse du Travail) sont venus, j'ai intégré le service de chronométrage et y suis resté pas mal de temps. J'ai aussi travaillé au contrôle des produits finis et calculé les prix de revient. J'ai fini comme chef d'équipe à l'étirage avec Maurice Giret, j'avais 6 ou 8 gars dans l'équipe. En 1981, j'ai été mis en préretraite.

Avec le recul, quand j'y pense, heureusement qu'il y avait l'usine !